

Télérama'

REPRISE

Chef-d'œuvre paranoïaque, ce thriller prend un relief étonnant à l'heure de la post-vérité.

En 1975, deux ans après le scandale du Watergate, **SYDNEY POLLACK** s'en prenait au côté obscur des institutions américaines, sous la forme d'un thriller magistral et haletant. Inspiré d'un roman de James Grady, **LES TROIS JOURS DU CONDOR** s'inscrit dans la veine politique contestataire du Nouvel Hollywood des années 1970, après *Conversation secrète*, de Francis Ford Coppola, ou *À cause d'un assassinat*, d'Alan J. Pakula, sortis l'année précédente. Un rond-de-cuir de la CIA (le charismatique Robert Redford, qui tournera sept fois, en tout, avec Pollack) y débusque un complot au sein même de l'Agence, un réseau dans le réseau. Traqué, seul au monde (à l'exception, éblouissante, de Faye Dunaway, en photographe qu'il entraîne dans sa fuite), le héros se bat pour faire éclater la vérité. Dénonçant à la fois l'ingérence de la CIA dans le monde entier et la compromission des appareils d'État, ce chef-d'œuvre de tension et d'efficacité bénéficie



Nom de code: Condor (Robert Redford).

aujourd'hui d'une nouvelle vie sur grand écran. L'occasion de le revoir est aussi celle d'un constat surprenant: la méfiance envers le pouvoir et ses manipulations, la dénonciation d'un *deep State* (État profond) œuvrant dans l'ombre contre la démocratie étaient alors l'apanage de la gauche américaine, en lutte pour plus de transparence et de vérité. Dans l'Amérique de Trump, ces thématiques ont été confisquées et dévoyées, transformées en outils de propagande paranoïaque. Une mise en perspective encore plus sombre que le film.

— *Cécile Mury*

| En salles.